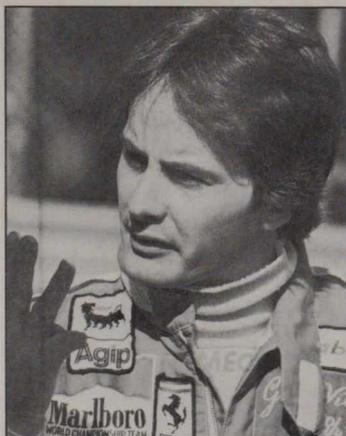


gnateur puis chef d'orchestre. Il contribua à la fondation de la Société des concerts symphoniques de Montréal, qui devint l'Orchestre symphonique de Montréal, et de la Société de musique contemporaine du Québec. Il assura la création canadienne de *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy et de *Jeanne au bûcher* d'Arthur Honegger. Très familier des répertoires français et italien, Wilfrid Pelletier a inspiré pendant plusieurs décennies la vie musicale montréalaise. En 1963, il dirigea le concert d'ouverture de la grande salle de la Place des Arts, qui depuis porte son nom.

■ **Gilles Villeneuve**, qui a trouvé la mort en mai dernier au cours de la dernière séance d'essais du Grand Prix de Belgique, aura été l'un des plus brillants pilotes de formule 1. Né en 1952 à Berthierville (Québec), Villeneuve a participé d'abord à des courses de moto-neiges (champion d'Amérique



Gilles Villeneuve

du Nord en 1971). En 1977, il débute en formule 1 au Grand Prix de Grande-Bretagne dans l'écurie McLaren. Il court ensuite pour Ferrari. En 1978, il remporte six épreuves, dont le Grand Prix de Montréal, sa première victoire. En 1979, il gagne les grands prix d'Afrique du Sud, de Long-Beach (Californie) et de Watkins-Glenns (New-York), victoires qui lui valent le titre d'« athlète de l'année » attribué par les rédacteurs sportifs de la presse canadienne. En 1981, il avait remporté le Grand Prix de Monaco et celui d'Espagne.

IMAGES

■ **Films sur la presse.** Jacques Godbout est surtout connu par ses romans, dont le célèbre « Salut, Galarneau ». Son œuvre cinématographique est, elle aussi, importante. Le récent festival international du film et de la presse de Strasbourg lui a rendu hommage dans le cadre de sa section « Avenir de la presse » en présentant trois de ses courts métrages. « Feu l'objectivité » est le plus direct. Des journalistes parlementaires de la « tribune de la presse » de l'Assemblée nationale du Québec s'interrogent sur leur métier et se remettent en question en explorant les conséquences de leur appartenance linguistique sur l'objectivité de leurs témoignages. « Derrière l'image » pose le problème de l'objectivité à partir d'une étude de cas : le journal télévisé. Le réalisateur exprime la grandeur et les faiblesses de cette institution. En rappelant sa popularité, sa puissance culturelle, il rend percutant l'exposé de ses lacunes : simplification et laminage de l'information, « vedettariat » et publicité, désintérêt progressif du spectateur par surabondance de nouvelles présentées comme sensationnelles. Le troisième film, « Distorsion », introduit le point de vue du tiers-monde sur le phénomène de l'information. Ici, Jacques Godbout a travaillé avec Florian Sauvageau. Les deux réalisateurs ont interviewé des journalistes africains en stage au Québec. Ces derniers condamnent l'ethnocentrisme parfois primaire de la presse occidentale et réclament une objectivité « véritable » qui tiendrait compte des différences culturelles. *Vu au Festival international du film et de la presse, Strasbourg.*

■ **« Le petit pays ».** Les mains d'une femme jettent un œuf dont la chute ouvre le pays des rêves. Un couple de jeunes gens, où l'on reconnaît Julie Vincent et Claude Laroche, pénètre avec ses valises dans une pièce vide, abandonnée depuis longtemps. Un cagibi attendant laisse ses trésors à découvert. Les deux

amoureux pillent la caverne aux objets et décoorent leur nouveau royaume. Ils s'installent comme dans un œuf, s'abritant dans des plantes, toujours plus envahissantes. « Le petit pays » est une sorte d'expérience initiatique aux sources de la création. Terre, humidité, chaleur moite se lient



Claude Laroche.

intimement au couple. A côté de ce laboratoire étrange, de l'autre côté du mur, s'agit d'un ivrogne (Philippe Robidas) qui, peu à peu, perce et déchire la cloison. Quand, lassé de sa torpeur de serre, le couple s'enfuit vers l'air libre, le solitaire traverse le mur pour trouver un jardin dénudé et venteux. Premier film de fiction de Bertrand Langlois, « le Petit pays » a obtenu le prix de la critique québécoise pour le meilleur court métrage de fiction (Semaine du cinéma québécois). *Vu à la délégation générale du Québec, Paris.*

■ **Miyuki Tanobé.** Ses tableaux optimistes, aux couleurs gaies, saisissent dans tous leurs détails les scènes familières de la vie québécoise. D'origine japonaise, ce peintre se consacre en effet à sa société d'adoption, le Canada, où il vit depuis plusieurs années. Amoureuse des ambiances chaleureuses, Miyuki Tanobé peuple ses œuvres de lieux animés, de foules joyeuses où cent visages joufflus vous sourient, roses de plaisir. Le court métrage d'Ian Rankin fait entrer dans l'intimité de son atelier et de sa vie, mettant en valeur la fonction de témoin de son œuvre. L'artiste vous emmène à travers le vieux Montréal et chez elle, à la campagne, où toute réunion de famille ou d'amis est sujette à une observation attendrie. Un rapide résumé de ses œuvres, juxtaposées aux

scènes réelles dont elle s'est inspirée, fait revivre son cheminement, des tableaux sans personnages à ceux d'aujourd'hui où elle se révèle un observateur attentif et minutieux. Le regard de Miyuki Tanobé saisit la vie la plus colorée et la plus menacée de la société canadienne. Peintre de l'éphémère, elle fixe des coutumes et des lieux qui tendent à se transformer, voire à disparaître. *Vu au Centre culturel canadien, Paris; produit par l'Office national du film du Canada.*

■ **« C'est surtout pas de l'amour »** raconte la recherche de deux femmes, la réalisatrice B. Shen Klein, et une stripteaseuse, Linda Tracey, sur la pornographie au Canada. L'originalité du film réside dans la confrontation de leurs points de vue et de leurs attitudes. Tour à tour journalistes, « voyeuses », actrices, elles emmènent le spectateur dans les multiples « boîtes » où, entre vidéos et théâtre pornographique, elles découvrent une femme toujours avilie et dégradée, mais souvent consentante, comme Linda Tracey elle-même. Interrogée, Kate Millet,



Linda Tracey avec une journaliste.

féministe bien connue, pleure sa consternation. Un psychologue, Edouard Donnerstein, tente d'expliquer le phénomène porno, tandis que les « travailleurs » du sexe, qu'ils soient acteurs, producteurs, photographes ou peintres, se justifient au nom du plaisir, de la beauté ou de l'indifférence. Au bout de leur voyage, les deux femmes retrouvent l'évidence : au-delà des mots et des petits plaisirs prospère un commerce fructueux. *Vu au quatrième Festival du film de femmes, Sceaux; produit par l'Office national du film du Canada.*